

## LOS ANGELES, QUARTIER VENICE. HÔTEL RESORT ANNA, DE NOS JOURS

Jean-Paul venait d'arriver dans le hall de l'hôtel, il se dirigea vers les ascenseurs qui menaient aux chambres, mais également, à des appartements privés situés au dernier étage. L'un était occupé par son grand-père, à qui, il allait rendre visite. À l'entrée, il avait d'abord salué, l'un des chasseurs, puis au passage, les personnes qui officiaient à l'accueil. L'ensemble du personnel le connaissait car il était actionnaire et membre du conseil d'administration de cet établissement, mais il n'habitait pas ici. Il frappa avec délicatesse à la porte et inséra son pass. Il avait pris le soin de l'avertir de sa venue.

— Hello mon papy adoré. Comment vas-tu ?

— Vraiment pas bien. J'ai mal aux jambes et je n'arrive plus à me promener dans les magnifiques jardins, à l'arrière de notre hôtel. Oh, je n'aime pas quand tu m'appelles, mon papy adoré car bien souvent, c'est pour m'annoncer une mauvaise nouvelle.

— Décidément, on ne peut rien te cacher. À l'évidence, si tes jambes fonctionnent mal, ce n'est pas le cas de ta tête.

— Je t'écoute, Jean-Paul. Mais auparavant, es-tu au courant que les Russes ont envahi l'Ukraine ? C'est monstrueux. Qu'en penses-tu ?

— Tu as raison, c'est ignoble. Certes, je suis content de venir

te voir mais, les agissements du dénommé Poutine sont également liés au but de ma visite.

– C'est-à-dire ?

– Je vais partir là-bas.

– En Ukraine ?

– Non, mais dans un pays limitrophe qui fait partie de l'OTAN.

– Dans quel pays ?

– Cela je l'ignore, à ce jour. Mais de toute façon, je ne suis pas autorisé à te le dire.

– Oui, je le comprends, c'était la même chose avec ton père, quand il partait à l'étranger, comme conseiller diplomatique près les ambassadeurs. Quand pars-tu ?

– Demain, papy.

– Whouf, déjà, cela fait longtemps que tu connais la date ?

– Dès le premier jour du conflit, le chef d'état-major des armées a demandé des volontaires, afin d'aller renforcer, tout de suite, les forces américaines en Europe, en hommes, en matériels de toutes sortes et en moyens logistiques. Étant donné que je suis un militaire de carrière, mon devoir m'obligeait à répondre favorablement à cette sollicitation.

– Tu ne vas pas te battre sur le terrain ?

– Non, je suis chirurgien en orthopédie. Par conséquent, je resterai à l'arrière des combats dans des locaux adaptés et dans des unités spécialisées. Mon rôle sera d'opérer les blessés civils ou militaires, sans aucune distinction.

– Tu ne vas pas franchir la frontière et aller en Ukraine, faire la guerre ?

– Non, pourtant ce n'est pas l'envie qui me manque. Cela me démange d'aller combattre les Ruskofs. J'ai trop envie de me venger après ce qu'ils ont fait à papa et à maman.

– Ne prononce pas de telles paroles. Cela ne sert à rien

d'avoir autant de haine. Tu dois rester lucide. Nous n'avons jamais réussi à prouver leur implication.

— C'est vrai, pourtant, je sais que j'ai raison. Mais peu importe, il est de mon devoir d'y aller.

— Tu vas donc me laisser seul ?

— Mais non, tu ne seras pas seul. Ma sœur ne part pas, elle reste ici à Los Angeles et continuera à assurer la gestion de l'hôtel et le conseil d'administration, si le besoin s'en fait sentir. Contrairement à moi, elle a fondé une famille. Je rappelle que tu es trois fois arrière-grand-père. Je ne vous abandonne pas. De surcroît, avec les moyens de télécommunications, vous n'aurez aucun problème pour me joindre et vice versa.

— Anna va venir aujourd'hui ?

— Aujourd'hui peut-être pas, mais demain c'est sûr. Elle me l'a dit, quand je suis allé la prévenir que je partais en Europe.

— Sois prudent, reviens-nous vite avant que je meurs. Ton départ me rappelle de mauvais souvenirs. Qu'est-ce que j'ai pu souffrir avec ton père, quand il partait en mission ?

— Papy, ce n'est pas le même type de mission, je ne suis qu'un chirurgien.

— Tu risques cependant d'être exposé. La guerre, on sait quand elle débute, mais jamais quand elle se termine.

— C'est la première fois, que je pars à l'étranger. Ne t'inquiète pas. Je reviendrai vivant et non cabossé par la vie, je te le promets.

Le petit-fils prit son grand-père dans ses bras et le sera très fort. Ils n'échangèrent plus aucun mot. Le plus âgé avait des larmes dans les yeux, mais ne pleura pas. Jean-Paul rentra chez lui pour s'afférer à ses derniers préparatifs personnels. Le lendemain, avec des collègues volontaires comme lui, il embarqua dans l'un des immenses avions cargo. Tout le matériel médical nécessaire, dont des appareils de haute technologie, permettant

de soigner dans les meilleures conditions possibles, les blessés militaires et civils à venir, avait été prévu. Les Américains étaient de vrais professionnels toujours aussi performants et opérationnels, tout de suite.

Arrivé en Europe, il débarqua sur le sol de la Pologne sans savoir que plus de 40 ans avant, dans ce même pays, son père accompagnant de remarquables religieux Polonais, avait instrumentalisé un processus particulier. Ce mécanisme bien élaboré allait changer le rapport de force de ce vieux continent, entre le monde libre de nations démocratiques européennes et les pays du pacte de Varsovie, et à l'époque, sans aucune effusion de sang. Le but de Jean-Paul était tout autre, il était venu exercer son métier conformément à l'universel serment d'Hippocrate en apportant sa pierre à l'édifice, avec une touche humanitaire. Certes, il était militaire, mais ce n'était qu'un chirurgien, et non un combattant qui montait en première ligne.

Étant donné que l'histoire ne s'invente pas, elle se reproduit. Presque 80 ans plus tôt, les Soviétiques, au motif qu'ils refoulaient les nazis chez eux, avaient envahi plus de la moitié de l'Europe et s'y étaient installés jusqu'au 9 novembre 1989, date de la chute du mur de Berlin. Aujourd'hui, l'incontrôlable tzar Poutine ayant prôné un prétexte fallacieux, qui ne peut que convaincre lui-même, avait lancé ses troupes guerrières et ainsi, violer la terre ukrainienne.

En quelques jours, cet ultra-nationaliste russe venait d'anéantir, et de ruiner l'équilibre des nations européennes en PAIX avec la Russie, depuis plus de trente ans.

## ÉTATS-UNIS, DÉCEMBRE 1995. LOS ANGELES

Mark et Kate venaient de quitter leur nouvelle maison dans le quartier de Santa Monica où ils avaient emménagé un mois plus tôt. Ils roulaient maintenant dans un gros 4 × 4 sur l'autoroute, en direction de l'aéroport international (LAX). Ils s'étaient levés dès potron-minet. En effet, ils avaient pris une marge de trois heures, pour être les premiers, devant la porte d'arrivée des voyageurs et attendre l'arrivée de l'avion, qu'ils espéraient voir atterrir. La circulation était fluide et ils ne risquaient pas d'être en retard.

En cette matinée de fin d'automne, à 10 jours de Noël, le soleil brillait et la température avoisinait les 20°. Cela les changeait des conditions climatiques de la ville d'Indianapolis, qu'ils avaient quittée, avec cependant quelques appréhensions, mais finalement, sans regret particulier. À cette période de l'année, on frisait les 0°, et bien souvent la neige était de mise. Dans le centre et les faubourgs, les décorations pour fêter d'abord Saint Nicolas, puis Santa Claus, allaient illuminer l'ensemble des rues de cette agglomération. Beaucoup d'autochtones des villes situées au nord et à l'est des États-Unis, avaient la possibilité d'apprécier ce spectacle grandiose en cette période de froidure qu'ils adoraient et pendant laquelle, ils dépensaient sans compter en fêtant joyeusement ces deux événements.

Kate était une pure américaine, ainsi que toute sa famille. Elle était originaire de cette ville, contrairement à Mark. C'était un fils

d'immigrés, né en Allemagne en 1925, entré aux États-Unis avec ses parents, en 1934. Naturalisé par la suite, il avait épousé la jeune femme en 1947. Elle lui avait donné un seul enfant, en 1948. Ils s'étaient rencontrés dans l'enceinte d'une faculté, s'étaient mariés et jamais quittés. Tous les deux avaient exercé comme professeurs en université, à Indianapolis. Maintenant, à 70 ans, ils étaient en retraite et avaient décidé de quitter la région pour venir s'installer en Californie. Au départ, ils n'étaient guère favorables à ce changement géographique, étant donné leur âge, mais circonstance oblige, ils allaient enfin connaître la joie de l'union familiale. En effet, depuis trop longtemps, des proches leur manquaient.

Mark ne conduisait pas doucement.

— Tu roules trop vite, dit Kate.

— J'ai hâte d'arriver.

— Peut-être, mais ne gâche pas cette journée. Tu ne peux savoir à quel point, je suis heureuse, je suis toute émue.

— Je partage ton émotion.

— Nous sommes peut-être partis trop en avance, nous allons devoir attendre.

— Ce n'est pas le plus important, aujourd'hui, c'est un grand jour.

— Oui, peut-être, mais impatient comme tu es, tu vas faire les 100 pas devant la sortie des voyageurs et sans cesse, faire des aller-retours au guichet des hôtesses de l'American Airlines pour savoir si l'avion a du retard. Je te propose d'attendre dans la voiture, dès que nous serons à destination.

— Absolument pas, j'ai hâte d'être dans le hall afin que nous soyons les premiers devant la porte.

— Ce n'est pas une raison pour rouler aussi vite. Ce serait dommage d'avoir un accident et d'être obligé de faire un constat ou de se faire arrêter par la police.

— Tu as raison, je me calme, je vais conduire plus doucement.

— Je suis certaine que nous avons bien fait de déménager et de venir nous installer en Californie. Cependant pour le moment, ici, nous ne connaissons que quelques personnes, tous nos amis sont restés dans l'Indiana.

— Ce n'est pas grave, nous nous en ferons de nouveau. Nous sommes conviviaux, surtout toi. D'ailleurs, j'ai remarqué que tu avais déjà sympathisé avec les voisins en face de chez nous. Il faudra les inviter à faire un barbecue, prochainement.

— Oui, c'est déjà prévu mon chéri. De plus, j'ai également anticipé et je nous ai inscrits à la bibliothèque municipale. La semaine prochaine, il y a une conférence sur le thème : « Les personnes âgées abandonnées par leur famille. » Heureusement, n'est pas notre cas. Je pense cependant, que le sujet sera intéressant.

— Je suis tout à fait d'accord, je t'accompagnerai.

— J'ai également adhéré à l'amicale des professeurs en retraite. Nous devrions recevoir nos cartes dans les prochains jours.

— Pourquoi nous ? Je n'ai guère envie de retrouver ces éternels Cassandre qui pullulent dans ces associations, qui prétendent détenir la vérité et tout connaître, mieux que tout le monde. J'irai nous inscrire à un club de bridge, c'est moins contraignant et plus sociable. De plus, je vais prendre contact avec l'un des rabbins de Los Angeles, il me donnera les bonnes adresses.

— Pourquoi pas ? En ce qui me concerne, j'ai déjà rendu visite au pasteur de notre nouvelle paroisse. Il aimerait nous voir à une prochaine messe.

— Tu vois, nous n'allons pas nous ennuyer, j'en suis certain et comme en plus, ils...

— Oh, nous sommes déjà sur Century Boulevard. Regarde les parkings sont là-bas.

— Je me rapproche au plus près. Je vois qu'il y a de nombreuses places disponibles.

Mark s'était garé à moins de 100 m de l'aéroport.

Effectivement, ils étaient en avance ; l'avion était prévu à 9 h 30. Ils avaient 1 h 30 d'attente, mais cela, leur importait peu. Le principal, leur joie de vivre, se trouvait en principe encore, à environ 1 000 km de la côte Ouest, au-dessus de l'Océan Pacifique à une hauteur de 20 000 pieds.

Comme elle l'avait imaginé, son mari n'arrêtait pas de faire les 100 pas entre le guichet des hôtes, le tableau lumineux d'information et la porte close, qui par plusieurs fois, s'était ouverte. C'étaient principalement des avions concernant des vols intérieurs qui s'étaient posés sur le tarmac de LAX. Des passagers arrivaient, mais d'aucuns ne correspondaient à ses espoirs et à ceux de son épouse.. Les minutes défilaient lentement. Maintenant, le temps leur paraissait interminable, d'autant plus que l'avion qu'ils attendaient, venait d'être annoncé avec deux heures de retard. À plusieurs reprises, Kate proposa à son époux, d'aller s'asseoir et ainsi, prendre une collation. Il avait toujours refusé, mais contraint, il accepta la proposition. Ils allèrent s'asseoir et prirent leur mal en patience. Ni l'un, ni l'autre n'avait faim ; ils burent plusieurs cafés pour atténuer leur angoisse. Ils ne se parlaient plus et étaient dans des pensées profondes. Plusieurs fois, les haut-parleurs difficilement audibles, avaient diffusé un message d'information annonçant un avion ; cela les avait un peu sortis de leur léthargie, mais à chaque fois, cela ne concernait pas, celui qu'ils escomptaient voir se poser sur le tarmac de l'aéroport.

Soudain, à 11 h 30, ils entendirent...

## WASHINGTON, BUREAU OVALE DE LA MAISON BLANCHE, CE MÊME JOUR. LE 26 AOÛT 1978

Depuis 11 heures, heure locale, le président des États-Unis de l'époque (investit depuis le 20 janvier 1977), regardait la télévision, pour visualiser ce qu'il se passait à Rome. Il avait été informé qu'une fumée blanche s'était échappée par la cheminée de la chapelle Sixtine. Par le biais de ses assistants, il avait demandé à ce que le vice-président Andrew pour les intimes, vienne le rejoindre. Il avait fait convoquer, également, le directeur de la CIA en poste à la même période, qui se prénomrait Martin. Trois proches collaborateurs du président étaient également présents, dont Zbigniew Brzezinski le conseiller à la sécurité, comme son nom l'indique avec des origines polonaises. Les discussions allaient bon train concernant la nomination ou l'avènement du nouveau pape, mais tous étaient tendus. À plusieurs reprises, le président avait interrogé le directeur de la CIA concernant le travail de fond que certains de ses envoyés spéciaux avaient fait ou auraient dû faire dans la capitale Italienne. Les questions portaient plus particulièrement sur les milieux qui gravitaient autour du Vatican.

— Vous êtes sûr de vos gars en place demanda le président ?  
J'espère qu'ils ont bien travaillé.

— Je l'espère aussi, dit le vice-président.

— Oui, en principe, ce sont des professionnels. Ils ont déjà fait leurs preuves dans d'autres pays, quand il a fallu mettre en place des hommes à la présidence de certains pays, afin de combattre le communisme latent.

Le président, qui s'impatientait, fit semblant de ne pas avoir entendu l'allusion de Martin, relative aux interventions secrètes et manipulations diverses de la CIA dans différentes parties du globe. Andrew le regarda et lui fit les gros yeux, car son intervention était plus que déplacée.

Cela faisait trente minutes qu'ils étaient tous réunis. Le président n'arrêtait pas de dire :

— D'après vous, cela va durer encore longtemps ?

— Peut-être encore quelques minutes, voire un petit quart d'heure.

— Mais qu'est-ce qu'ils font ? Cela fait plus d'une demi-heure, qu'ils ont envoyé la fumée blanche.

— Cela ne devrait plus tarder reprit le vice-président.

— Vous avez bien vu la fumée blanche comme moi. Le speaker l'a bien confirmé ?

— Oui monsieur, la fumée était bien blanche et ils ont fait sonner les cloches. De même le speaker l'a bien confirmé dit Martin.

— C'est long, même très long. Mais qu'est-ce qu'ils font, éructa-t-il. Le journaliste de la télévision annonça.

— Ils viennent d'ouvrir la fenêtre du balcon. Le nouveau pape va être présenté.

— Ce n'est pas trop tôt, reprit le big boss qui n'en pouvait plus.

Mais d'attendre quoi et qui ? Une nouvelle conforme à son attente ?

Un cardinal apparut au balcon.

— C'est qui celui-ci ? C'est le nouveau pape demanda le président ?

Ses proches collaborateurs se taisaient et ils n'osaient pas intervenir, depuis le début de cette réunion spéciale. Cependant,

l'un d'eux prit la parole, c'était plus spécifiquement le spécialiste des affaires religieuses. Les deux autres se gardaient bien de parler au motif qu'ils ne voulaient pas agacer davantage leur patron, qui montrait une impatience redoutable.

— Non monsieur, c'est ce qu'on appelle le protodiacre qui va prononcer la célèbre phrase rituelle : « Habemus Papam » avant la présentation du nouvel élu et qui veut dire...

— Oui, ça va ! Je sais ce que cela veut dire.

— Excusez-moi.

— Je n'ai pas compris son nom reprit-il.

Le même collaborateur qui venait de se faire rembarrer, précisa cependant.

— J'ai entendu : Joannes Paulus I pour le latin et Giovanni Paulo I pour l'italien. C'est le cardinal de Venise : Albino Luciani.

— Ne me dites pas que c'est encore un Italien ?

— Je crois bien que, malheureusement, c'est encore un Italien, dit calmement Andrew.

— Ce n'est pas possible. Qu'avez-vous à dire monsieur le directeur de la CIA ? C'est cela le travail de fond de vos hommes ! C'est lamentable, inadmissible. Je le répète, qu'avez-vous à dire monsieur le directeur ?

Martin était au plus mal, il était décomposé. Ses jambes le supportaient à peine, il ne comprenait pas, il était accablé. Le travail normalement entrepris par des, et non pas ses collaborateurs, n'avait pas été conforme aux directives et à la stratégie établie. Les personnes concernées avaient été inefficaces et carrément nulles. Le souhait du président, de voir à la tête du Vatican un non italien comme le 263<sup>e</sup> pape, n'était absolument pas honoré. C'était la catastrophe, non pas pour lui et sa carrière, mais pour les États-Unis.

— Je vous écoute monsieur le directeur. Qu'avez-vous à dire ?

— Euh, euh... je ne sais pas. Je ne comprends pas.

— Eh bien chapeau mon vieux, chapeau. Vous êtes vraiment nuls vous tous, je dis bien vous tous. Vous êtes une bande d'incapables.

— Ne dites pas cela, intervint le vice-président.

— Je dis bien incapable, sauf vous, bien sûr mon cher Andrew. Alors monsieur le directeur, j'attends vos explications !

— À l'instant présent, je n'en ai pas monsieur le président.

— Vous avez intérêt à en avoir très vite, car des têtes vont tomber et je pense que vous serez le premier de la liste en m'adressant votre démission.

— Président, s'il vous plaît, ne vous emballez pas dit Andrew. Il faut attendre quelques jours pour connaître quelle politique le nouveau pape va mener, vis-à-vis du monde communiste et des non-croyants.

— Vous l'avez entendu comme moi que je sache. Son mot préféré est Humilitus. Vous croyez que c'est avec ce mot qu'il va nous aider à combattre le communisme dans le monde, mais également à contrer la montée des courants islamistes au Moyen-Orient. Il va rester bien tranquille dans son pays et prôner l'amour de son prochain. Voilà, il va faire son job de bon chrétien, de pape universel, que tout le monde aime, ou du moins les catholiques, et que personne ne craint. Ce n'est vraiment pas cela que j'attendais monsieur le directeur ?

— Je suis désolé monsieur le président.

— Arrêtez avec cette phrase bateau : je suis désolé, je suis désolé. Cette phrase m'exaspère au plus haut niveau. C'est pour cacher leurs lacunes que les mauvais disent cela. Alors de grâce, épargnez-moi cette phrase de minable. Je ne veux plus vous entendre dire en ma présence : je suis désolé, comme phrase d'excuse. Cela concerne tout le monde. Je pense que j'ai été assez clair.

Le big boss s'essoufflait, il but un verre d'eau et reprit.

— Je ne vous réclamaï pas de me décrocher la lune ou de sol-

liciter notre agence (The MAJI) pour des joints-intelligences à la recherche d'un extraterrestre, mais je demandais simplement de travailler à l'élection d'un pape plus politique, n'ayant aucune sympathie pour les communistes. Monsieur le directeur de la CIA, avez-vous travaillé avec the National Security Agency (N S A) and the Defense Intelligence Agency (DIA) ?

Martin hésita de longues secondes avant de répondre.

— Non, monsieur le président, je ne les ai pas associés.

— Et pourquoi donc ?

— Car cette opération était top secret, ultra confidentielle. Vos directives m'interdisaient de prendre contact avec nos différentes agences internes de sécurité. Vous m'aviez demandé de travailler comme unique responsable avec toutes les équipes disponibles qui avaient œuvré dans le renseignement, ces derniers temps en Italie.

— Oui, c'est un peu vrai. Cependant, dans des cas aussi importants que celui-ci, il aurait été subtil non pas de dévoiler notre stratégie à vos homologues, mais d'aller glaner des informations auprès de vos collègues directeurs.

De nouveau, Martin hésita ; il fit une réponse non conforme à la réalité.

— Je n'ai pas osé prendre une telle initiative, je suis toujours fidèle à mon engagement et je suis tenu au secret avec tout le monde, à l'exception de vous, monsieur le président.

— Vous auriez pu, cependant, m'en parler.

— J'en suis d...

Martin ne finit pas son mot et il préféra dire.

— Je le regrette monsieur.

— Bon, pour votre démission, je verrai cela plus tard. Nous allons nous revoir très vite et sûrement avec d'autres personnes plus compétentes. Maintenant, je vais vous demander de sortir, à l'exception de vous Andrew.

Personne ne broncha, tous se levèrent et quittèrent the Oval Office sur la pointe des pieds. Aucun n'oublia de dire.

— Au revoir monsieur le président.

Celui-ci ne prêta aucune attention à leur formule de politesse. Quand ils furent tous sortis, il s'adressa au vice-président.

— Cela ne peut plus durer et continuer comme cela. Il va falloir agir, ne pas être statique et imaginer une autre forme de méthode.

— Vous avez raison président, mais ne réagissez pas à chaud. Il faut attendre quelques jours.

— OK, on va se renseigner sur ce pape et regarder ce qu'il amène dans ses bagages au niveau de la politique qui nous intéresse. Naturellement, je ne vous parle pas de son approche religieuse. Je vais y réfléchir avec mes fidèles conseillers. Je vous tiendrai informé de la date retenue de la prochaine réunion et de la stratégie que j'envisage. Je vais également convoquer à nouveau la CIA, mais également, les patrons de la NSA et DIA. Je pense qu'il n'est pas opportun de convoquer la MAJI, ni l'Office of Naval Intelligence (ONI). Quant à Martin, j'en suis sûr, il doit déjà être au travail avec ses collaborateurs pour trouver ceux qui ont fauté et mal fait leur travail.

— Le concernant, je pense qu'il ne nous a pas tout dit. Je suis sûr qu'il a sollicité en amont ses collègues directeurs of the NSA and DIA et que, malheureusement, il n'a pas eu l'aide suffisante, ni obtenu les renseignements nécessaires. Comme d'habitude, nos directeurs ne coopèrent pas ensemble. Chacun veut tirer la couverture à lui. Il va falloir qu'ils changent, tous, d'attitude. Pour ce qui concerne Martin, je pense que c'est un intangible et loyal collaborateur. C'est un homme d'honneur, il a prêté serment sur la bible, il a fait allégeance aux États-Unis et plus spécialement à vous. Il ne pense pas à sa carrière, il aime son pays. Il a endossé toute la responsabilité de cette affaire, que je ne considère pas encore comme un échec.

— Mon cher Andrew, si ce n'est pas un échec, comment appelez-vous cela ?

— Rien n'est encore définitif, ni figé. Je pense que nous pourrions faire de ce pape, un allié, non pas de circonstance, mais un vrai joint-venture solide. Il faut attendre qu'il dévoile son projet et ses intentions politiques dans les prochains jours.

— J'espère que vous avez raison et qu'il va passer sous les fourches caudines de la liberté en prenant le même virage que nous. Pour aujourd'hui, la coupe est pleine et demain, il fera jour. Sera-t-il clair, nuageux ou noir ? je prie le bon Dieu pour qu'il soit le plus clair possible et surtout ensoleillé.

— Envisagez-vous de faire part de vos inquiétudes aux Israéliens, aux Anglais et aux Français ?

— Mon cher ami, à part le premier ministre Israélien, à qui je peux faire confiance, je ne vois personne d'autre ou du moins, aucun pays pour nous aider dans notre stratégie. Quant aux Rosbifs et aux Froggies, je n'ai aucune confiance en eux.

— Vous avez raison, je partage votre analyse et vos craintes concernant les Rosbifs et les bérets-baguettes de pain.

— Nous sommes en phase mon cher. Décidément, mes prédécesseurs ne m'ont pas fait de cadeau concernant le combat contre le communisme. Ils m'ont mis un sacré boulet au pied. Heureusement que la guerre du Vietnam est terminée depuis quatre ans. Cependant, il me faut traiter tous les dégâts et problèmes humains ; conséquences tragiques de cette période. Nous avons de braves concitoyens, frappés psychologiquement, qui se sont battus brillamment en Asie ; ils n'arrivent plus à vivre normalement. Je n'oublie pas non plus, les blessés de cette guerre qui ne peuvent se réinsérer dans notre société. Espérons que rien de plus grave ne se prépare.

En ce mois d'août 78, ce président ignorait encore, qu'il allait

devoir affronter quelques mois plus tard, un mal endémique extrêmement sournois. Il allait subir une terrible déconvenue, suite à la fuite du Shah d'Iran qui quitta son pays trop rapidement et le retour en grande pompe d'un personnage religieux appelé « ayatollah. » Il avait mal été informé de cette problématique fourbe et cachée, dont il avait à peine pris connaissance. Il allait s'en mordre les doigts, car il n'avait pas pris l'ampleur de la mesure. En effet, ses services secrets ne lui donnèrent que quelques bribes d'informations, concernant ce futur cataclysme. C'étaient des supputations qui allaient malheureusement se révéler dramatiques pour les États-Unis, mais également pour de nombreux pays. Les bons cousins anglais de la perfide Albion, avec leur éternel esprit insulaire et les sympathiques français, francs comme des ânes qui reculent, avec leur politique inféodée aux pays arabes et nord-africains afin d'avoir du pétrole moins cher, allaient délibérément annihiler et contrecarrer les intérêts américains. Seuls les leurs allaient compter. Ce fut la conférence de la Guadeloupe où, de surcroît, ces deux soi-disant alliés qui travaillaient déjà en sous-main, allaient jouer un vilain tour à l'Oncle Sam. Le chancelier allemand, présent à cette réunion et mal informé également de cette problématique, allait involontairement se rallier aux deux autres par passivité.

Les dés pipés avaient été lancés, mais les faces apparentes à venir ne seraient, en aucun cas, pour la nation la plus puissante du monde, un double six.

— Allez, bonne fin de journée mon cher Andrew.

— Merci président. Je reste à votre disposition. Il faut qu'on en sorte.

— Pas de problème, à bientôt.

Resté seul dans le bureau ovale, le boss of America se mit à cogiter. Une évidence se mettait à jour, il subissait un échec flagrant et il avait horreur de l'échec.

N'est pas président qui veut, et encore moins celui qui dirige les États-Unis ! D'un naturel jovial et souriant, il n'en était pas moins un redoutable stratège, doté d'une pugnacité exacerbée et très croyant.

Il prit une feuille blanche et, à l'aide d'un simple stylo à bille, coucha sur ce papier quatre scénarii. Après de longues minutes de réflexion et des pensées peu catholiques, il arrivait toujours à la même conclusion et se rabattait sur un seul scénario. Même s'il était dans l'attente des intentions et des orientations politiques du nouveau pape, il s'avérait que les projections imaginées et la suite anticipée par sa personne, lui seraient toujours défavorables. Il se devait donc de mettre en œuvre une nouvelle stratégie, moins conforme aux dix commandements et à haute voix, il dit :

« Que Dieu me pardonne. »

Il fallait qu'il mette en branle, le plan écrit qu'il n'avait pas raturé sur la feuille. Il regrettait que les manœuvres tactiques de ses prédécesseurs n'aient pu aboutir sous son actuel mandat. La cause de cet échec lui revenait peut-être, car il n'avait pas été assez persuasif et insistant. Cependant, il faisait le constat amer de l'inertie administrative, liée à la peur du lendemain, de la part d'hommes de sa nation ne pensant qu'à leur carrière. Ils n'avaient pas rempli leur mission essentielle et induite ; cela avait précipité un échec devenu collectif. Rien n'avait bougé, donc il fallait que cela change.

Il ne mit pas dans sa poche le papier qu'il aurait pu plier, mais il le déposa dans un grand cendrier. Avec un briquet, il mit le feu au document, sans oublier de le réduire en cendres. Il ne voulait pas laisser ce type de directive écrite, traîner sur un bureau ou dans une poche de veste. Il était très prudent. C'est pour cette raison qu'il avait détaché la feuille du bloc, afin d'éviter une quelconque et légère décalcomanie sur les pages suivantes. Il

avait une certaine confiance en ses proches collaborateurs, cependant, il n'aurait jamais mis sa tête sur un billot concernant l'intégrité et le crédit total accordés à ces hommes et femmes qui le servaient, dit-on avec fidélité ; un proverbe précise : « On n'est jamais trahi que par les siens. » C'était des êtres humains, donc ils étaient faillibles, comme lui d'ailleurs.

Avant de continuer à travailler sur d'autres dossiers avec ses proches assistants, il décida de joindre le premier ministre de l'état d'Israël. Ce dernier devait sûrement dormir, étant donné le décalage horaire entre les deux pays. Leur amitié était réelle et ils avaient une vision commune du monde politique. Les deux protagonistes se permettaient de se téléphoner, quelle que soit l'heure, sans craindre un quelconque dérangement. Il appela l'un de ses conseillers, spécialisé dans les communications protégées et lui demanda de mettre en œuvre toutes les sécurités adéquates, afin qu'il puisse converser par téléphone avec son homologue.

Cinq minutes plus tard, son téléphone sonna. Le président décrocha le combiné et dit :

— Bonsoir mon cher, j'espère que je ne te réveille pas et que je ne te dérange pas.

— Bonjour mon fidèle ami. Tu ne me réveilles pas, car je travaillais encore avec quelques conseillers.

— Ah, tu n'es pas seul ?

— Donne-moi une minute.

Moins de trente secondes plus tard, le président entendit.

— Maintenant je suis seul. Je leur ai demandé de sortir, ils ont l'habitude. Et tu sais très bien que tu ne me déranges jamais. Par ailleurs, j'attendais ton appel car je pense en connaître le motif.

— Comme d'habitude, je constate que tu as tout compris. Que penses-tu de l'élection de ce cardinal Italien ?

— Cela ne va pas nécessairement dans ton sens !

prendre par les Allemands, qui les avaient envahis avec une facilité déconcertante en passant par la Belgique et le Luxembourg. C'est pourquoi ce régiment a été créé avec pour finalité, en cas d'un conflit avec le bloc communiste, d'envoyer ses troupes aéroportées de l'autre côté du rideau de fer, d'observer les déplacements des ennemis et d'envoyer par voie hertzienne à leur état-major, toutes ces données stratégiques, afin que les Français puissent anticiper une invasion. Le 13<sup>e</sup> RDP pratique de nombreuses manœuvres d'entraînements et d'opérations de survie en France, mais surtout chez leurs cousins germains de l'autre côté du Rhin. Quand ses francs-tireurs sont en action dans la nature, l'état-major de cette unité d'élite se déplace à côté de Lure en Haute-Saône, dont la côte altimétrique permet de récupérer, par voie hertzienne, les données envoyées par les hommes cachés sur le terrain. Personne ne connaît le lieu exact de leurs interventions. Ils vivent enterrés dans deux caches distinctes : celle afférente à l'observation permet de rassembler les différentes données visuelles et elle les envoie à celle inhérente à la radio. Puis, cette dernière émet et transmet au PC situé en France, les différentes informations à l'aide d'une génératrice manuelle. À chaque fois que le suprême commandement de ce régiment d'élite se déplace dans cette région montagneuse du Jura pour récupérer les fameuses données, les pilotes des différentes lignes aériennes russes, bulgares, tchécoslovaques, roumaines ou hongroises se détournent volontairement du couloir imposé par les aiguilleurs du ciel, afin de passer au-dessus de cette zone. Leur but est de capter et de s'accaparer les informations envoyées, par voie hertzienne, par les militaires en exercice sur le terrain en direction de leur état-major. Leurs avions sont bourrés d'éléments électroniques et d'antennes spéciales pour essayer de saisir les diverses transmissions.

Alors qu'ils pourraient partager ces données essentielles aux anti-communistes, les Français ne coopéraient pas, ils gardaient tous ces précisions et renseignements pour eux. À l'évidence, les Américains ne pouvaient pas compter sur les Français pour communiquer et créer une vraie relation d'échange et de rapprochement géopolitique.

Cependant, si leur président de leur dite république, venait à oser demander une aide quelconque, il serait bien reçu et servi en retour par l'oncle Sam.

+++

Bill se devait de rencontrer le pape Paul VI dans les meilleurs délais. Mais, il était au fait, qu'il allait rencontrer des difficultés et des barrages, car l'entourage du suprême religieux ferait obstacle. En effet, personne n'approchait le Saint-Père, suite à une simple demande ou appel téléphonique. Il s'appuierait donc sur les prérogatives et relations es-spécial du plénipotentiaire et de l'archevêque Paul Marcinkus.

Sindona fut son premier contact officiel, il fut reçu très rapidement, car la demande émanait de l'ambassade des États-Unis. Par contre, l'échange ne fut pas cordial et le banquier prit de haut le jeune attaché, il ne lui reconnaissait aucune compétence intrinsèque en politique et en finances. Il rappela à l'Américain que, dans le passé, il avait traité avec de hauts responsables de la CIA. Il lui fit même une allusion abjecte, lui précisant que ses relations lui permettaient d'écarter les gêneurs. Cependant, au fur à mesure de la discussion, il changea d'appréciation sur le jeune homme et son ton prétentieux devint plus mielleux. En effet, Bill lui posa des questions pertinentes, mettant le sicilien dans l'embarras. Il chercha à s'échapper et ne répondit jamais franchement. C'était